

*Les
Amoureux
de
Noël*

Alexandra
Le Borgne

Alexandra Le Borgne

Les Amoureux de Noël (Faux couple, faux
chalet)

© Alexandra Le Borgne, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9040-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1



Rachel

Une alerte automatique vient d'atterrir dans ma boîte mail. Je suis encore à découvert. Je pousse un soupir et incline le fauteuil de mon bureau. Je m'étire, les bras pliés, les mains sur ma nuque.

Je ne regrette pas l'achat de mon futur sapin de Noël, du whisky japonais pour l'anniversaire de papa ni du pull en cachemire pour Thibault. Je ne regrette pas non plus d'avoir acheté un nouvel arbre à chat pour Duchesse ni d'avoir tergiversé sur plusieurs calendriers de l'avent pour finalement en prendre trois. Dépenser vingt euros dans un rouge à lèvres et craquer pour un pantalon en cuir n'étaient, certes, pas indispensables. Mon abonnement mensuel à la salle de sport n'a pas encore été prélevé, et le chèque que j'ai fait pour parrainer une association d'aide à l'enfance n'a pas été encaissé. Il reste une semaine avant que ma paie tombe et comble ce découvert.

— Rachel ! Le briefing va commencer, il faut qu'on se dépêche ! s'affole Johnny, mon meilleur ami et collègue depuis peu.

— Attends, il faut juste que...

— Tu arrives à remettre tes chaussures, je sais.

— Elles sont neuves.

— Et tu as mal aux pieds alors qu'il n'est pas encore neuf heures. Je le sais aussi.

— Il faut que je m'habitue à les porter.

— Tu devrais le faire chez toi avant de les mettre ici. Tu n'as plus qu'à aller voir ta mère.

— Hein, hein, très drôle !

J'enfile douloureusement mes nouveaux escarpins et me lève de mon siège. Je peine à marcher. Johnny fait l'effort de ralentir le pas.

— Enfin ! nous réprimande Alexandre Ledur, notre responsable, lorsque nous

entrons dans la salle de réunion.

On se faufile vers les deux chaises restantes avec tous les regards de notre petite équipe braqués sur nous. Nous sommes les derniers à arriver au briefing du lundi, et c'est ce que craignait Johnny qui a toujours peur de faire mauvaise impression.

— Comme j'étais en train de l'expliquer, reprend Alexandre, je veux que l'on aille au-delà de notre stratégie de communication. Je veux que les Petites fesses au sec deviennent le leader du marché. Pourquoi acheter nos couches et pas celles d'à côté ? Je veux qu'on innove, qu'on fasse du jamais vu ! Décembre va bientôt commencer, j'attends vos propositions pour vendredi. N'oubliez pas, il n'y a jamais de mauvaise idée.

Johnny me cherche du regard. Lorsqu'un poste de chargé de communication s'est libéré, il a sauté sur l'occasion de pouvoir bosser avec moi. Il est entré dans l'entreprise il y a trois semaines, emporte chaque matin un *latte* du café d'en face qu'il ne trouve pas trop dégueu et veut faire ses preuves. Mais Johnny est gay et craint de ne pas être franchement emballé par nos produits. *Des couches, merde !*

L'ambiance est plutôt bonne malgré un responsable qui peut se montrer autoritaire. Il ne tolère ni les retards ni les pantalons chez ses employées. Alexandre impose des jupes au quotidien contre deux jours de repos supplémentaires à l'année. On peut le tutoyer ou le vouvoyer, peu importe, il s'adapte. Stéphanie était la seule à le vouvoyer et user du patronyme depuis l'arrivée de Johnny. Elle aime cuisiner et a pris l'habitude de nous ramener un gâteau, un flan ou une tarte au quotidien. Il lui arrive même de préparer des quiches quand elle pense à ceux qui ont une aversion pour le sucré ou une légère préférence pour le salé. En réunion, elle est toujours inspirée.

— Monsieur Ledur, nous pourrions...

— En fin de semaine, Stéphanie, en fin de semaine.

« En fin de semaine », quatre mots qu'elle inscrit sur son carnet et qu'elle surligne en rose. Elle est maintenant prête à écouter attentivement notre interlocuteur sans l'interrompre. Quand le briefing se termine, elle prend le soin de marquer sa page avec un cornet en papier qu'elle a fabriqué. Elle est la seule à avoir pris des notes. Johnny a passé vingt minutes à se ronger les ongles, Pierre, à dessiner des femmes nues sur une feuille volante qu'il essayait de cacher avec sa main, Pauline à mâchouiller le capuchon de son stylo et moi à jouer avec mes escarpins flambants neufs qui me laminent les pieds.

— Rachel ! m'interpelle Alexandre, ton collant est filé.

— Je n'avais pas vu, désolée. Je vais aller le changer.

— Tu n'oublieras pas de répondre aux commentaires clients qui ont été postés sur le site ce week-end.

— C'est déjà fait.

— Et est-ce que tu as relancé la rédactrice de chez *Babymag* ?

— Je m'en occupe ce matin.

Il acquiesce d'un signe de tête et me laisse sortir de la salle de réunion.

Johnny m'accompagne toujours aux toilettes, que ce soit dans une galerie commerciale, dans un bar ou dans cette boîte depuis qu'il y travaille.

— Non, mais est-ce que Alexandre connaît le prix d'un collant ? Je suis à découvert, fait chier !

— Rachel, tu as choisi le jour de repos annuel supplémentaire. Tu aurais pu refuser et continuer à mettre des pantalons. Je trouve ça régressif d'avoir accepté. Je trouve ça trop facile.

— Merci pour ton soutien !

Il profite du miroir des toilettes des dames pour lisser son boléro et s'assurer que le donut qui a exceptionnellement accompagné son café ce matin ne l'a pas fait enfler.

— Tu es sûre que je n'ai pas grossi ? s'inquiète-t-il en se tortillant et en s'inspectant sous toutes les coutures.

— Tu n'as pas pris un gramme, Johnny. Tu n'as pas besoin de faire cette tête.

— Ce n'est pas ça, c'est le briefing. J'ai peur de ne pas avoir d'idées, ou que si j'arrive à en avoir, qu'elles ne soient pas les meilleures.

— Tu excelles dans l'organisation de challenges et de jeux-concours sur les réseaux sociaux. Il n'y a pas de raison. On est capable de promouvoir n'importe quoi quand on est un as du marketing comme toi. Que ce soit du papier toilette ou n'importe quel autre produit dérivé. Et puis, tu l'as entendu, pour Alexandre il n'y a jamais de mauvaise idée. Il a beau avoir un côté autoritaire, donner des ordres et des directives, il sait rester à l'écoute.

Il reprend un peu de confiance en lui et se retourne une nouvelle fois pour examiner son derrière.

— Tu as un cul d'enfer.

Il dépose un baiser sur ma joue et me propose d'aller boire un verre ce soir après le travail.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas. Je vais dîner chez mes parents pour l'anniversaire de mon père.

— Tu veux que je vienne avec toi ? Ça fait longtemps que je ne les ai pas vus.

Mes parents le considèrent comme leur propre fils. Les siens lui ont demandé de désertir en apprenant son homosexualité. Ça a été important pour eux de l'héberger et de pouvoir l'aider. Comme moi, il était en classe de terminale, et c'était l'année de son bac.

— Thibault m'accompagne.

— Thibault !

— Il me rejoindra après son jeu en réseau.

— Oui, comme à chaque fois.

— Ça veut dire quoi ?

— Qu'il ne viendra pas et que tu le sais déjà.

Johnny n'apprécie pas Thibault. J'aime mon ami, mais son antipathie envers mon petit ami n'est pas toujours simple à gérer.

Le bruit d'un loquet casse le malaise. Stéphanie sort d'une cabine. Elle lisse sa jupe et se dirige vers les lavabos. Elle lave ses mains, les essuie, et sort un brillant à lèvres de la pochette qui l'a accompagnée lors de sa petite affaire.

— Tu es très bien comme tu es, Johnny. Ne te prive pas. J'ai d'ailleurs apporté une tarte aux pommes et aux spéculoos. Elle est sur mon bureau, comme d'habitude. Si vous avez un petit creux dans la journée...

Elle remaquille ses lèvres et quitte les sanitaires.

— Elle est...

— Adorable, belle, professionnelle.

J'approuve en réajustant mon nouveau collant.

2



Alban

L'alarme de mon téléphone retentit. J'extirpe ma main de la couette pour l'éteindre. Je déteste le lundi et être de nouveau réveillé par une sonnerie. Les devoirs, les obligations, la chemise et le costume qui va avec. Une caresse tente de courir le long de mon dos. Je sursaute.

Comment est-ce possible ? Aucune femme n'a dormi ici depuis le départ d'Élina.

Hier soir, mon cousin Nico et sa femme Claire sont venus à l'improviste pour m'annoncer qu'ils allaient être parents et que j'allais être le parrain de leur premier enfant. J'ai bondi du canapé, fou de joie, puis Claire nous a proposé de sortir pour fêter ça. Alors nous sommes allés dans le bar juste en face de chez moi, le seul bar du coin à être ouvert un dimanche soir. Maintenant, je me souviens. Je revois cette fille danser et Claire m'encourager :

— Vas-y, Alban, va la rejoindre ! Elle n'attend que ça. Cette grossesse m'épuise, nous n'allons pas tarder à rentrer.

Mon cousin a acquiescé avant de partir en traversant la salle du bar avec difficulté. J'ai rejoint cette fille sur la piste en titubant à mon tour.

Je sors du lit pour rompre tout contact et file sous la douche. L'eau fraîche dégouline sur mon visage, et moi, je comprends ma stupide erreur. J'ai l'habitude de raccompagner les filles chez elles ou d'aller à l'hôtel qui se trouve dans une rue parallèle. Si je ne suis pas emballé par le « et plus si affinités », je fais mine d'appeler un taxi en fixant le trottoir avec mon téléphone à la main. Je ne leur parle plus et elles finissent toujours par rentrer de leur côté. Nico, chauffeur VTC à son compte, me sauve parfois la mise en faisant un détour entre deux courses. Sauf qu'hier soir, j'ai bu plus que de coutume. Nico va être père, je n'arrive toujours pas à le croire, mais ramener cette fille chez moi, quelle

stupide erreur ! Je ne veux pas de relation sérieuse, retomber amoureux, partager une quelconque intimité. Je ne suis pas prêt.

Dès mon retour dans la chambre, la fille qui a réussi à dormir dans mon lit saisit le portable qu'elle a laissé sur ma table de chevet.

— Tu es déjà levé ? Il n'est que huit heures.

— Je dois aller travailler.

— Ah bon ? Tu commences à quelle heure ?

— À l'heure que je veux.

— Alors, tu n'as pas besoin de te presser. Je peux prendre une douche moi aussi ? me demande-t-elle, allongée sur le ventre dans le sens de la largeur du lit.

Elle se dégage de la couette et essaie d'enlever la serviette que j'ai nouée autour de ma taille. Je bloque ses mains avec les miennes pour stopper toute tentative et baisse les yeux pour esquiver sa nudité.

— Écoute...

— Sarah.

— Écoute, Sarah, je ne peux pas traîner.

Le ton que j'utilise feint volontairement l'indifférence. Elle me regarde m'essuyer les cheveux avec une serviette plus petite.

— Je peux prendre un café avant de partir ?

— Je n'en ai pas.

— À vrai dire, je n'aime pas trop ça non plus. Je peux quand même boire un verre d'eau à la place ? plaisante-t-elle en entortillant une mèche de cheveux autour de son doigt.

Elle insiste. J'ai beau vouloir jouer au connard, je ne peux pas lui refuser un verre d'eau.

— Hier soir, j'ai remarqué qu'il y avait des cartons un peu partout dans ton appartement. Tu viens d'emménager ?

— Non.

Je pourrais lui expliquer qu'au contraire, je déménage demain, et ce, à contrecœur. Je pourrais lui dire que j'adore cet appartement, mais que son propriétaire a souhaité le mettre en vente, que demain matin au plus tard, tous ces cartons et ceux que je dois terminer partiront pour un garde-meubles. Je pourrais m'épancher et préciser que je l'avais choisi avec mon ex, cet appart, que je l'aime tellement que j'ai préféré y laisser mes affaires et payer un loyer quand je suis parti pendant six mois faire le tour de l'Europe, que j'ai proposé de l'acheter, mais qu'il y avait déjà un compromis de vente signé. Je savais que j'étais prioritaire, mais je n'ai pas voulu me battre. Or, si je m'épanche, cette fille

s'autorisera à rester encore un peu. Elle fera plus que boire un verre d'eau et ce n'est pas ce que je veux.

Elle sort du lit alors que j'attache le dernier bouton de ma chemise. Je me retourne pour passer mon boxer sous la serviette. Je l'entends se rhabiller.

— Tu aurais pu me regarder, ça ne me dérange pas. On a couché ensemble, tu sais.

Elle ponctue sa phrase en ajustant sa tenue de la veille : une robe moulante bleu-turquoise au dos dénudé. Cette robe, que j'ai dû trouver affreusement sexy avec trois grammes d'alcool dans le sang, est tout bonnement tape-à-l'œil, trop courte, trop vulgaire.

Une fois dans la cuisine avec ma veste de costume sur le dos, je lui tends un verre et désigne mon frigo américain du menton. Elle pose sa pochette dotée d'une lanière en chaîne sur mon îlot central, fait couler l'eau, puis boit par petites gorgées.

— Ton frigo, le rêve !

— Merci.

— J'adore aussi ton canapé et ta table basse.

Elle s'extasie ensuite sur la hauteur sous plafond, de la luminosité et sur l'exposition du balcon. Bref, du charme et des atouts de cet appartement. C'est d'ailleurs le seul que nous avons visité avec Élina. Il avait une grande pièce principale et deux chambres. La nôtre, et celle qui pouvait se transformer en chambre d'amis, en bureau, ou pourquoi pas un jour en chambre d'enfant. Cette pièce a finalement tenu lieu de dressing pendant près de trois ans.

Elle repose le verre sur le plan de travail, lorgne la cafetière que je n'avais pas encore mise en carton dans l'espoir de l'utiliser, puis elle continue :

— J'aime beaucoup ta sacoche aussi. Elle est en cuir ?

— Quelle sacoche ?

— Celle qui est sur la chaise.

Une sacoche traîne effectivement sur l'une des chaises, mais ce n'est pas la mienne. Nico a dû l'oublier hier et elle n'est pas censée le savoir.

Je mets mon manteau et enroule mon écharpe autour de mon cou. J'empoigne mes clefs de voiture en me disant que j'enverrai un message à mon cousin pour qu'il s'arrête ce midi entre deux courses.

L'horloge fixée au-dessus de l'insert partira ce soir avec tous mes meubles. Je n'imaginais pas mon dernier matin dans cet appartement comme ça. Je me sens envahi par un sentiment d'échec.

— Tu as fait attention à ne rien oublier ? lâché-je depuis l'entrée alors qu'elle